

PROLOGUE

9 janvier 2018. Nabilla Benattia poste sur les réseaux sociaux une vidéo promotionnelle au profit d'un site web spécialisé dans le trading et plus particulièrement dans le bitcoin, la monnaie virtuelle qui nourrit les rêves les plus fous des financiers en herbe.

La vidéo était censée parler de la formation au trading. Or Nabilla se contente d'évoquer la monnaie virtuelle. Le post est repris, commenté, moqué. L'affaire va si loin que l'Autorité des marchés financiers – l'AMF – s'estime en droit d'intervenir et de publier à son tour un post rappelant à la star que jouer avec l'argent comporte des risques.

Sur les réseaux, des articles reprennent entre guillemets les propres mots de Nabilla : « Les chéris, je ne sais pas si vous avez déjà entendu parler du bitcoin. Genre, c'est cette sorte de nouvelle monnaie virtuelle et, en fait, je connais l'une des filles qui travaille avec un trader et qui sont à fond dans le bitcoin. C'est un peu la nouvelle monnaie, genre la monnaie du futur. Et heu, et donc en fait je trouve que c'est assez bien. Et comme en ce moment, genre c'est grave en train de se développer, ils ont créé un site. Je vais vous le mettre juste en dessous, vous faites glisser comme d'habitude... Ça commence à peine à se développer et

je pense que c'est le moment de s'y intéresser un petit peu. [...] Et même si vous n'y connaissez rien, ça vous permet de gagner de l'argent sans investir beaucoup.»

Ces articles me contrarient. C'est le cyberlynchage qui recommence ! Je suis d'autant plus mal à l'aise que l'information est reprise par la chaîne BFMTV, par le journal *L'Express*, par d'autres...

Nabilla est une des icônes de la télé-réalité. Elle vit jour et nuit sous le feu des spotlights. Tout le monde scrute le moindre de ses mouvements, la moindre de ses réactions, pour ne rien dire de ses prises de parole. En d'autres termes, la plus petite erreur risque fort de lui être fatale – et donc, par voie de conséquence, de nous faire du tort.

Mon métier ? Je l'ai créé moi-même en 2016. Il consiste à aider les vedettes de programmes de télé-réalité, une fois sorties du petit écran, à rester dans le tableau pour ne pas perdre leur notoriété et donc leur « gagne-pain ». C'est le rôle de ma société, Shauna Events : transformer mes clients en « influenceurs »... et en « influenceuses », bien entendu !

Heureusement, Nabilla en a vu d'autres. Elle fait face, avec cet aplomb naturel qui ne la quitte jamais et la spontanéité qui a fait d'elle une star des médias. Elle aura bientôt la surprise de voir le quotidien *Libération* publier quelques lignes sur le sujet. Sitôt le papier en ligne, Nabilla m'envoie un message Whatsapp contenant le tweet de *Libé* et une question anxieuse : « Tu crois qu'ils vont me lâcher un jour ? »

Mais le tweet de *Libé* contient une coquille. Ils ont titré : « Nabilla épinglée par l'Autorité des *marché* financiers. » Je réponds au message Whatsapp de Nabilla : « Dis-leur qu'au lieu de te faire la morale ils

feraient mieux d'apprendre le français : il manque un *s* à *marchés*.» Puis je lui envoie un autre message : « Je rigole ! N'écris pas ce que je t'ai dit, ils risquent de se déchaîner encore plus ! » Réponse de Nabilla : « Trop tard, j'ai déjà envoyé le tweet ! » Elle n'a pas pu s'empêcher de réagir...

Son message sera partagé des centaines de milliers de fois. Sur le ton de l'humour, elle est parvenue à retourner la situation et à orienter l'opinion publique en sa faveur. Le tweet de Nabilla fait le régal des internautes, qui publient des commentaires du genre : « Nabilla qui corrige *Libé*, la fin du monde est proche. »

L'épisode semble résumer la vie de Nabilla. Quelle autre fille, après avoir fait de la prison, serait revenue sur le devant de la scène comme si rien ne s'était passé ? Et n'oublions pas que Thomas, son ami, le destinataire du coup de couteau, est toujours fou amoureux d'elle à l'heure où j'écris ces lignes...

Cette fille a décidément une bonne étoile. Elle se sort toujours des tempêtes et des marécages le sourire aux lèvres, bien coiffée, sans une goutte d'eau dans les cheveux. Quels que soient les micmacs auxquels elle se trouve mêlée, elle parvient à se faufiler pour mieux rebondir. Est-ce affaire de magie ? de karma ? Son parcours, en ce sens, s'apparente au mien. Combien de fois, moi aussi, ai-je eu le sentiment d'être empêtrée dans une galère qui ne serait jamais arrivée aux autres, dont je me demandais si elle n'aurait pas raison de moi, et dont, au bout du compte, je me relevais plus forte et moins découragée ?

Mais reprenons depuis le début...

1

SAINT-TROPEZ

Si loin que je remonte dans ma mémoire, mon premier souvenir est l'antique porte en bois du restaurant tenu par mes grands-parents, face à l'église de Saint-Tropez. C'est là que se déroulent mon enfance et mon adolescence.

Je n'ai pas vu le jour au sein d'une grande famille du show-business. Lorsque je nais à Lyon, le 26 novembre 1981, mon frère, Sébastien, a trois ans. Très vite, l'amour s'étiole entre mes parents. Nicolas, mon père, entretient une liaison avec la meilleure amie de ma mère, Patricia. Celle-ci se doute de quelque chose et finit par les surprendre. Le divorce est inévitable. J'ai à peine deux ans et demi.

Ma mère dispose alors de très faibles revenus et sa vie n'est pas stable. Elle décide de nous confier, Sébastien et moi, à ses parents. Et nous voilà partis pour Saint-Tropez. Mais Patricia ne reste pas avec nous : elle préfère « monter à Paris » afin d'y chercher du travail et de refaire sa vie. De notre côté, nous ne saurons pas grand-chose de sa nouvelle existence car elle nous laissera de longues années sans nouvelles.

Pour autant, son absence ne fait pas de moi une enfant malheureuse. Je suis élevée par mes grands-parents. Guy Israël Livchitz est d'origine russe et Lydie d'origine turque. Après avoir vécu en Algérie, où ma mère est née, ils débarquent à Saint-Tropez pour s'établir dans un immeuble acheté en viager à la tante de ma grand-mère. Tous deux prennent très au sérieux leur rôle de parents de substitution et parviennent à créer, pour mon frère et pour moi, un foyer aimant et protecteur.

Lydie et Guy parlent fort et affichent des tempéraments affirmés. Mon grand-père est un colosse russe aux yeux bleus et au timbre de baryton. Sa grosse voix chaleureuse résonne dans tout le quartier. Dans la résidence où nous vivons fenêtres ouvertes, tout le voisinage est au courant de ce qui se passe chez nous !

Véritable bête de somme, Pépé est aussi un bon vivant, parfois déraisonnable, et qui adore plaisanter. Malgré sa stature impressionnante, c'est un homme doux et généreux, qui donnerait sa chemise à un inconnu. Prêt à tout pour me faire rire, il me regarde comme sa princesse. Mon éducation, toute ma vie reposent sur lui. Il veille sur les siens avec attention. À mes yeux, il représente l'homme idéal. Je l'admire.

Ma grand-mère est plus petite, toute en rondeurs, et c'est une vraie mère juive. Elle est aussi bien plus sérieuse. À la maison, elle incarne l'autorité. Pour nous préserver, elle s'oblige à cacher de l'argent un peu partout dans la maison et gère comme elle peut le budget familial.

Mes grands-parents, des saisonniers, sont gérants d'un restaurant. Ils travaillent dur et ne comptent pas

leurs heures pour s'intégrer à la communauté locale, y parvenant sans difficulté.

Au restaurant, l'atmosphère est souvent survoltée. Pépé, qui se démène pour faire connaître son établissement, recrute des gars sans le sou qu'il harnache de pancartes publicitaires vantant les mérites de son établissement et qu'il envoie se balader sur le port. Il s'agit de faire savoir au plus grand nombre que le resto de Guy et Lydie est le moins cher de toute la Côte d'Azur, afin d'ameuter les touristes, les étudiants et la clientèle des campings alentour. Et les résultats ne se font pas attendre !

Avec ses hommes-sandwichs vêtus de jaune fluo, qui se promènent en ville en exhibant le prix des menus, mon grand-père a su imaginer un nouveau mode de communication. Son restaurant et ses réclames ambulantes seront d'ailleurs immortalisés dans l'un des épisodes du *Gendarme de Saint-Tropez*, avec Louis de Funès.

Aujourd'hui, je me sens l'héritière de mon grand-père. Pépé avait ciblé les « parias » de Saint-Tropez, ceux que les locaux appelaient « les mangeurs de glaces », ces touristes à petits revenus dont personne ne voulait. Toutes proportions gardées, c'est un peu ce que j'ai choisi de faire avec mes personnalités issues de la télé-réalité, qui n'intéressaient personne avant que je m'occupe d'elles et que tout le monde s'arrache désormais.

*

Mon grand-père et moi, c'est un fait, nous ressemblons beaucoup. Lydie, d'ailleurs, ne manque jamais

d'en faire la remarque. Pour elle, aucun doute, mon caractère vient en droite ligne de notre colosse russe.

Tous les matins, Pépé nous conduit à l'école, Sébastien et moi. Après la classe, il revient nous chercher, mais nous ne rentrons pas à la maison sans passer par le port ni sans nous arrêter chez Sénéquier, dont les délicieuses pâtisseries sont si renommées. Ce rituel du goûter est quasi quotidien. Heureusement, j'ai un compte ouvert dans une crêperie bretonne où j'emène mes camarades de classe. Je peux m'y rendre aussi souvent que je le souhaite sans rien payer, ainsi qu'au Kid Cool. Il faut dire que Pépé est excessivement généreux. C'est peut-être pour ça qu'aujourd'hui j'ai du mal à me refuser grand-chose et que j'ai tendance à obtenir ce que je veux.

J'aime vivre auprès de mes grands-parents. Et j'aime aussi l'atmosphère d'affection filiale qu'ils ont su créer autour de Sébastien et moi ainsi que les rites familiaux. Par exemple, après le dîner, nous avons toujours droit à trois bonbons. Il y a aussi le rituel du vendredi soir : nous dînons de croque-monsieurs devant la télévision et les dessins animés. C'est notre shabbat à nous ! Car j'oubliais : mes grands-parents sont croyants. Hélas, ils ne peuvent pratiquer, faute de synagogue ou même de commerces casher dans les environs. À la maison, on se contente de célébrer les grandes fêtes juives.

Mon grand-père est aussi pêcheur. Tous les dimanches, il nous embarque, mon frère et moi, sur son petit bateau et nous apprend à attraper des poissons en les appâtant avec de la mie de pain. Et je dois dire que je me débrouille plutôt bien !

Nos grands-parents veillent si jalousement sur nous qu'ils nous laissent rarement nous éloigner d'une

semelle, hormis pour aller à l'école. Au restaurant, tout au long de la saison, nous les accompagnons jusqu'à la fermeture. Chaque matin, nous sommes réveillés par la caisse enregistreuse : Pépé fait les comptes ! Pour notre plus grande joie, il fait tomber des pièces involontairement – ou non. D'une voix mi-sérieuse mi-amusée, nous l'entendons alors déclarer :

— Tout l'argent qui tombe est pour vous, tant pis pour moi si je suis maladroit !

Pour Guy et Lydie, notre présence est comme une nouvelle jeunesse. De temps en temps, nous les entendons se disputer comme un jeune couple, hausser le ton et casser des assiettes. Nos grands-parents sont fous, mais aussi tellement drôles et attachants. Ils ont le sens du drame. Nous sommes au spectacle et nos voisins ont l'impression d'assister aux répétitions de la dernière pièce de Marcel Pagnol !

L'été, pas question de partir en vacances : c'est la haute saison au restaurant. Pour arranger ça, Pépé a eu l'intuition géniale d'acheter une caravane dans le camping des prairies de la mer à Grimaud. Un jour par semaine, nous partons donc au vert, à cinq kilomètres de Saint-Tropez, nous entasser avec les autres touristes... et nous sommes ravis ! Voilà le genre d'idées saugrenues dont mon grand-père était fécond.

Brigitte Bardot, la star de Saint-Tropez, chantait : « Je n'ai besoin de personne en Harley Davidson. » Moi, c'est avec mon grand-père que je ne crains personne. Avec sa voix de basse et son physique de lutteur, il en impose à tous. Si je rentre de l'école en pleurant parce qu'un camarade de classe m'a manqué de respect, dès le lendemain Pépé s'en va lui botter

les fesses. Après ça, plus un garçon n'a l'audace de me chercher des noises !

*

Et mon père ? Il n'a pas la garde des enfants, mais il conserve un droit de visite et c'est chez lui, à Lyon, que nous passons quelques vacances scolaires.

L'année de mes huit ans, ce séjour estival me paraît plus interminable encore que d'habitude. Et pour cause : mon père a décidé, semble-t-il, de ne pas nous ramener à Saint-Tropez. Que se passe-t-il ? Pourquoi nous garde-t-il avec lui ? Je demande la permission de téléphoner à mes grands-parents, il m'empêche de le faire. Quant à mes questions, il les élude systématiquement.

Mon père, à cette époque, vit avec sa maîtresse, Pascale, dans les bras de laquelle notre maman l'a surpris autrefois et qu'il a fini par épouser, de sorte qu'elle est devenue ma « belle-mère ». Et dans cette ville de Lyon, je n'ai aucun repère, aucune attache. Je ne désire qu'une seule chose : rentrer à Saint-Tropez et retrouver ma grand-mère et mon grand-père !

Il règne chez mon père une atmosphère toute différente de Saint-Tropez. Ici, jamais d'éclats de rire, pas la moindre place pour l'amusement, le plaisir. Exactement l'inverse de chez Guy et Lydie. Et que l'on ne compte pas sur moi pour mettre de l'ambiance ! Toutes les nuits, je pleure des heures durant. Impossible de trouver le sommeil dans ce lit superposé qui n'est pas le mien. Je n'ai qu'une obsession : retrouver mes grands-parents à Saint-Tropez. Que se passe-t-il

là-bas ? Nous cherche-t-on ? Est-on inquiet pour notre sort ?

Pascale a pris le nom de mon père et je découvre que celui-ci a pu m'inscrire à l'école, alors qu'il n'a pas notre garde. Comment l'institution s'est-elle laissée bernier aussi facilement ? Cette usurpation me donne envie de hurler. Cette vie n'est pas la mienne ! C'est une vie que l'on m'impose, une vie injuste ! À l'école, je répète à qui veut l'entendre :

— Je n'habite pas ici. Je veux rentrer chez moi ! Mes grands-parents m'attendent, ils doivent se demander où je suis... Ils vont m'en vouloir !

Ne pas pouvoir leur parler me rend folle. Et s'ils s'imaginaient que c'est moi qui ne veux plus les voir ? Aujourd'hui encore, je ne supporte pas de perdre le contact avec mes proches. Aussitôt, je me fais des films : je ne voudrais pas qu'ils pensent que je les oublie.

Mais rien n'y fait : l'administration semble se désintéresser de ma situation. C'est tout bonnement sidérant !

D'ailleurs, personne ne me croit. J'éprouve un véritable sentiment d'horreur et de culpabilité à l'idée que Lydie et Guy puissent imaginer que je les ai abandonnés. Croient-ils que j'ai moi-même décidé de ne pas retourner chez eux ? Cette seule idée me rend folle.

J'ignore encore qu'à Saint-Tropez la panique a gagné la famille. Officiellement, ce n'est pas à Guy et Lydie, mais à notre mère que la garde des enfants a été confiée par la justice. À ceci près que nul ne sait où elle se trouve ! Nous ne l'avons pas vue depuis si longtemps...

Mon grand-père, ce héros, n'est pas du genre à se résigner. Coûte que coûte, il entend récupérer ses

petits-enfants. Pour retrouver ma mère, il n'hésite pas à engager un détective privé, avec mission de mener l'enquête à Paris. Quand le contact avec Patricia sera rétabli, pense-t-il, il pourra porter plainte conjointement avec elle.

Quinze jours plus tard, notre mère donne enfin signe de vie. Tout le monde se mobilise pour partir à notre recherche. Si bien qu'un jour, en classe, je vois débarquer la police. Dès que j'aperçois les uniformes, je pense : « Pourvu qu'ils viennent nous chercher ! » Je prie de toutes mes forces, espérant enfin une délivrance.

Mon intuition ne m'a pas trompée. C'est bien pour nous que la police s'est déplacée. Mes grands-parents sont là aussi, je les aperçois. Est-ce un miracle ? Ils ont remué ciel et terre et les voilà ici, Guy et Lydie, en compagnie des agents et de l'huissier de justice. Je me précipite vers eux en pleurant, ma joie est indescriptible. C'est sûr, ils viennent pour me sauver ! Ce dont je rêvais depuis des mois se produit enfin, cette scène que je me suis imaginée des milliers de fois, je la vis pour de bon.

Mais une autre personne fait également irruption, une femme bien plus jeune : c'est Patricia, que je n'ai pas vue depuis six ans. Ce souvenir est resté gravé dans ma mémoire avec une précision frappante. Ma mère entre dans la classe. Elle s'avance vers nous. À notre grande stupéfaction, elle tient dans ses bras... un gros bébé. Voilà comment j'ai fait la connaissance d'Aurore, ma demi-sœur, alors âgée de deux ans. Deux ans ! L'âge que j'avais quand maman nous a quittés...

Patricia a donc une vie à Paris, un nouveau compagnon et un troisième enfant. Raison pour laquelle elle doit repartir assez vite.

Mon père a agi au mépris de la loi. Un enlèvement d'enfants ! Comment se peut-il que la justice ait rendu possible une pareille situation ? Et il ne s'arrête pas là. Il cherchera encore à obtenir la garde de son fils et de sa fille. La petite fille que j'étais alors a le sentiment qu'il ne me veut pas que du bien.

À l'époque, je suis encore incapable de mettre des mots sur cette soif de domination qui le caractérise. Et puis, je suis si contente de retrouver Saint-Tropez et le foyer aimant de mes grands-parents !

Quoi qu'il en soit, sur le moment, je suis tout à mon bonheur de rentrer à Saint-Tropez. Chaque fois que je m'en éloigne, c'est comme si l'on m'extrayait d'un cocon protecteur. Je suis bien loin de me douter qu'une série de tuiles va nous dégringoler sur la tête...

*

Il arrive souvent, dans ce genre de cas, que l'administration désigne une enquêtrice sociale pour faire le point. C'est ce qui arrive quelques mois après notre retour de Lyon. Mon père reçoit plusieurs visites d'une fonctionnaire de justice qui se rend aussi à plusieurs reprises à Saint-Tropez pour interroger Guy et Lydie. Sa mission consiste à fournir des éléments aux autorités, afin qu'une décision soit arrêtée concernant le foyer où nous devons grandir, mon frère et moi.

Dans sa conclusion, le rapport de l'enquêtrice atteste que je suis heureuse chez mes grands-parents : difficile d'affirmer le contraire ! Concernant Sébastien, à l'inverse, son jugement est proprement sidérant : elle estime qu'il est préférable de l'envoyer vivre à Lyon chez notre père. La séparation est inévitable.

Voilà, j'ai neuf ans et je me retrouve seule chez Guy et Lydie, dans ce foyer aimant, équilibré, protecteur, tandis que Sébastien est expédié à Lyon. Aujourd'hui encore, la douleur est là. Et je sais que mon frère a été brisé par cette rupture que je vis comme un arrachement. Par la décision d'une seule femme, un frère et une sœur qui se croyaient inséparables sont violemment éloignés l'un de l'autre, sans espoir de se revoir, au risque de gâcher leur vie à tout jamais. Pour l'un comme pour l'autre, c'est un traumatisme ; mais pour Sébastien, garçon discret et plutôt introverti, les conséquences seront tout simplement désastreuses... Mon frère, c'était mon double. Ensemble, nous avons traversé toutes les épreuves en nous soutenant mutuellement. Autant il était intraverti, autant j'étais extravertie. À l'école, lorsqu'il se disputait avec des garçons, je me jetais sur eux pour le défendre !

L'enquêtrice, par la suite, écrira dans un rapport que Sébastien « s'épanouit dans un environnement catholique ». Mon père et sa famille, en effet, sont chrétiens. Jusqu'ici, nous nous étions « épanouis » au sein de la religion juive, celle de ma mère et de ses parents. J'ai dit que Guy et Lydie n'étaient pas pratiquants. Ils n'en demeuraient pas moins attachés à leurs origines. Ils n'ont jamais compris ce qu'une observation à caractère religieux venait faire dans une enquête sociale. Ils en ont été profondément blessés. Surtout mon grand-père, qui avait élevé mon frère comme s'il était son fils.

Mais le sort en est jeté. Il me faut désormais vivre chez mes grands-parents en fille unique. Sébastien me manque, comme il manque à Lydie. Il arrive que cette situation absurde et inhumaine lui arrache des larmes.

*

Mais la vie suit son cours, imperturbablement. Je reprends seule le chemin de l'école. Mes copines ont beau tout faire pour me consoler, Sébastien est présent dans mon cœur à chaque minute. À la maison, je suis plus proche de mes grands-parents que je ne l'ai jamais été. Notre relation devient même fusionnelle.

J'aime Saint-Tropez sans réserve. Même mon adresse m'enchantait, puisque nous habitons chemin des Amoureux. Hélas, le bonheur est chose fragile. Deux ans après nos retrouvailles, notre famille est frappée par un drame : mon grand-père, le seul homme de ma vie, mon sauveur, mon modèle, tombe gravement malade. Il se plaint de violents maux de ventre. Il est transporté à l'hôpital de La Timone, à Marseille, où on lui diagnostique une pancréatite aiguë. Lui qui était solide comme un roc, lui que je croyais indestructible !

Le temps de son hospitalisation, nous déménageons à Marseille. Pépé souffre atrocement, au point de demander à mon cousin Lionel de le « débrancher »...

Une nuit, j'entends ma grand-mère pleurer dans la salle de bains. Seule devant le miroir, elle répète ces trois seuls mots :

— Pourquoi tu pars ? Pourquoi tu pars ?

L'hôpital vient de l'appeler pour l'avertir de la mort imminente de mon grand-père.

C'est la période la plus douloureuse de ma vie. Je n'en garde qu'un souvenir parcellaire, tellement j'en ai souffert. Mon grand-père est le socle de ma vie, mon exemple, ma force. Je n'ai que onze ans.

Le 15 février 1992, je perds plus qu'un père. Mon grand-père était mon pilier, mon roc, mon protecteur, le seul homme sur qui je puisse compter, mon frère n'étant plus là pour moi. Je l'adorais au-delà de toute mesure. Sa disparition me précipite dans un abîme de chagrin. En partant, il laisse dans mon cœur un vide immense. Sans père, sans frère, sans grand-père, je me sens tout à coup terriblement seule.

Le jour de l'enterrement, je m'imagine que Sébastien va apparaître, qu'il sera présent à mes côtés pour la cérémonie, mais cet espoir est déçu. Mon père ne l'a pas laissé venir. Ma grand-mère, blessée, ne comprend pas que l'on puisse manquer d'humanité à l'égard d'un enfant. À l'hôpital, mon grand-père avait manifesté le désir de revoir ce garçon qui était un peu le fils qu'il n'avait pas eu. Pour expliquer son absence, ma grand-mère a dû inventer un pieux mensonge : Sébastien, mineur, n'aurait pas été autorisé à entrer dans le service de réanimation. Mais il attendait dehors...

Seule, assise sur un banc, je regarde passer le cercueil de Pépé. Ma grand-mère n'a pas voulu que je le voie sans vie. Mon cousin Lionel, que j'aime comme un frère et qui a dix-sept ans, a une crise de nerfs. Je prononce quelques mots et nous rentrons à la maison avec ma grand-mère.

Nous étions un trio déchiré par la séparation d'avec mon frère. Désormais, nous serons un duo.

À compter de ce jour, je quitte ma chambre pour dormir dans le même lit que ma grand-mère. Il en sera ainsi jusqu'à mes dix-neuf ans. Je ne peux trouver le sommeil tant qu'elle ne se couche pas à côté de moi et je m'endors la tête sur sa poitrine. Nous nous protégeons l'une l'autre.